









IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

*Dix exemplaires numérotés sur papier vergé  
à la forme d'Arches.*

Copyright by Perrin et C<sup>ie</sup>, 1918

























































































































































































































































































































































de soldats. Elle était pourtant tout aussi japonaise que Matsué ; mais c'était un autre vieux Japon. Il n'y a pas de ville où j'aie rencontré jadis une plus grande hostilité à l'égard des Européens. Lafcadio Hearn s'y blessa à la fierté de la nature japonaise dépouillée des mille ornements de sa politesse et appauvrie de son sens esthétique. Le Bouddhisme n'y avait point policé les esprits : les vertus militaires ne s'y paraient d'aucune grâce. L'homme, qui allait bientôt écrire que l'absence d'œuvres charitables dans le Japon d'autrefois prouvait que la bonté mutuelle les y avait rendues inutiles, ne pouvait cependant faire un pas hors de Kumamoto sans y croiser des lépreux que, de temps immémorial, on laissait crever sur le bord de la route. Mais il semble qu'il en veuille d'autant plus à la civilisation occidentale qu'il se désenchante davantage de son nouveau pays. Je ne sais pas si, parmi les griefs qu'il nourrit contre elle, le plus grave ne sera pas un jour de l'avoir précipité dans l'amour du Japon.

A Kumamoto, il s'aperçoit que, plus il va, moins il connaît les Japonais. Il désespère de jamais les comprendre et s'enferme avec ses livres. Au collège, personne ne lui parle. Ses collègues s'écartent de lui. Pendant leur déjeuner qu'il ne partage pas, il monte sur une petite colline et s'assied, dans un vieux cimetière, près d'un Bouddha, dont le nez et les mains sont couverts de mousse. Ce Bouddha n'a cure ni de la chimie, ni de la géométrie, ni de la damnable langue anglaise, ni des maudits livres de clergymen,













































































































place inviolable au Paradis. » Et Michinori exulta.

Mais tout à coup des flammes jaillirent de la terre, grandirent démesurément, se rejoignirent et enveloppèrent la librairie d'un tourbillon rouge, où l'on entendait crépiter les parchemins comme une forêt de bambous sous le pied des éléphants de guerre. « Que signifie cet incendie ? » s'écria le nouveau Bienheureux. Son hôte lui répondit d'une voix calme : « Le feu que vous voyez est celui de vos colères. Il va consumer toute la science accumulée dans ces milliers de livres. » Michinori se réveilla ; et, prosterné devant le Bouddha, il le remercia longuement de lui avoir envoyé ce rêve. Et jamais plus une parole irritée ne tomba de sa bouche.

Je me suis rappelé cette histoire qu'un journal anglais de Tokyo avait publiée sous la signature d'un Japonais, lorsque ma promenade au mont Hiei-zan me conduisit dans une auberge où un touriste européen, à la tête carrée, tempêtait contre l'aubergiste qui lui servait de la bière tiède, car les Japonais ne savent pas faire rafraîchir la bière, et ils la boivent au mois de juillet presque à la même température que leur thé. Le sourire des servantes l'exaspéra. Il se leva, et partit en jetant grossièrement sa monnaie sur la table. Aucun terme ne pourrait rendre le mélange de dédain et de pitié que je lisais sur ces lèvres japonaises. C'était ainsi que devaient sourire les disciples et les serviteurs de ce Michinori quand ils baissaient la tête sous ses injures et sous ses coups. Autant les Japonais comprennent et respectent l'orgueil dans ses attitudes































































































































































































































































